

La Mystification de Soradaci

Volume IV, chapitre 15

Dans cette idée j'ai couché une courte question, dans laquelle je demandais à la supposée intelligence dans quel chant de l'Arioste se trouvait la prédiction du jour d'ema délivrance. Après cela j'ai formé une pyramide à rebours composée des nombres résultants des paroles de mon interrogation, et par la soustraction du nombre neuf de chaque couple de chiffres j'ai trouvé pour dernier nombre le *neuf*. J'ai alors fixé que la prédiction que je cherchais se trouvait dans le neuvième chant. J'ai suivi la même méthode pour savoir dans quelle stance la même prédiction se trouvait, et le nombre résultant fut le *sept*. Curieux à la fin de savoir dans quel vers de la même stance se trouvait l'oracle, la même méthode me donna le nombre *un*. Ayant donc les nombres 9, 7, 1, j'ai pris le poème, et avec le cœur palpitant j'ai trouvé le chant *neuvième* à la stance *septième* au premier vers :

Tra il fin d'Ottobre, e il capo di Novembre

La précision de ce vers, et l'à-propos me parurent si admirables que je ne dirai pas d'y avoir entièrement ajouté foi mais le lecteur me pardonnera si je me suis disposé de mon côté à faire tout ce qui dépendait de moi pour aider à la vérification de l'oracle. Le singulier de ce fait est que *tra il fin d'ottobre, e il capo di novembre*, il n'y a que minuit, et que ce fut positivement au son de la cloche de minuit du trente un d'octobre que je suis sorti de là comme le lecteur va voir. Je le prie de ne pas vouloir d'après cette fidèle narration m'expédier pour homme plus superstitieux qu'un autre, car il se tromperait. Je narre la chose parce qu'elle est vraie et extraordinaire, et parce que si je n'y avais pas fait attention je ne me serais peut-être pas sauvé. Ce fait instruira tous ceux qui ne sont pas encore devenus savants que sans les prédictions plusieurs faits qui arrivèrent ne seraient jamais arrivés. Le fait rend à la prédiction le service de la vérifier. Si le fait n'arrive pas la prédiction devient nulle ; mais je renvoie mon lecteur débonnaire à l'histoire générale, où il trouvera beaucoup d'événements qui ne seraient jamais arrivés s'ils n'avaient pas été prédits. Pardon à la digression.

Voici comment j'ai passé la matinée jusqu'à dix-neuf heures pour frapper l'esprit de ce méchant sot animal, pour porter la confusion dans sa frêle raison par des images étonnantes, et pour le rendre par là impuissant à me nuire. Le matin après que Laurent nous quitta j'ai dit à Soradaci de venir manger la soupe. L'infâme était couché, et il avait dit à Laurent qu'il était malade. Il n'aurait pas osé venir à moi si je ne l'avais appelé. Il se leva et étendu sur son ventre à mes pieds me les baisa et me dit fondant en larmes qu'à moins que je ne lui pardonnasse, il se voyait mort dans la journée, et qu'il sentait déjà le commencement de la malédiction dépendante de la vengeance de la Sainte Vierge que j'avais conjurée contre lui ; il sentait des tranchées qui lui déchiraient les entrailles, et sa langue était couverte d'ulcères ; il me la montra, et je l'ai vue réellement couverte d'aphtes ; je ne sais pas s'il les avait la veille. Je ne me suis pas beaucoup soucié l'examiner pour voir s'il me disait la vérité ; mon intérêt était celui de faire

semblant de le croire, et même de lui faire espérer pardon. Il fallait alors le faire manger et boire. Le traître avait peut-être l'intention de me tromper ; mais déterminé comme j'étais à le tromper lui-même, il s'agissait de voir lequel de nous deux serait le plus habile. Je lui avais préparé une attaque contre laquelle j'étais sûr qu'il ne pouvait pas se défendre.

J'ai emprunté dans l'instant une physionomie d'inspiré, et je lui ai ordonné de s'asseoir.

— Mangeons ce potage, lui dis-je, et après je vous annoncerai votre bonheur. Sachez que la Sainte Vierge du Rosaire m'est apparue à la pointe du jour, et m'a ordonné de vous pardonner. Vous ne mourrez pas, et vous sortirez d'ici avec moi.

Tout ébahi, il mangea la soupe avec moi se tenant à genoux parce qu'il n'y avait pas de sièges, puis il s'assit sur la paillasse pour m'écouter. Voici mon discours :

— Le chagrin que votre trahison m'a causé m'a fait passer toute la nuit sans dormir, puisque mes lettres que vous avez données au secrétaire, ayant été lues par les Inquisiteurs d'État, devaient me faire condamner à passer ici tout le reste de ma vie. Mon unique consolation, je le confesse, était celle d'être certain que vous mourriez en trois jours sous mes yeux. Ayant la tête pleine de ce sentiment indigne d'un chrétien, car DIEU nous commande de pardonner, un assoupissement à la pointe du jour me procura une véritable vision. J'ai vu cette Sainte Vierge, dont vous voyez l'image, devenir vivante, se mouvoir, se mettre devant moi, ouvrir la bouche, et me parler en ces termes : « Soradaci est dévot de mon saint Rosaire, je le protège, je veux que tu lui pardonnes ; et la malédiction qu'il s'est attirée cessera d'abord d'opérer. En récompense de ton acte généreux, j'ordonnerai à un de mes anges de prendre la figure d'un homme, de descendre d'abord du ciel pour venir rompre le toit de ce cachot, et te tirer dehors dans cinq à six jours. Cet ange commencera son ouvrage aujourd'hui à dix-neuf heures et il travaillera jusqu'à une demi-heure avant que le soleil se couche, car il doit remonter au ciel en plein jour. En sortant d'ici accompagné de mon ange tu conduiras Soradaci, et tu auras soin de lui sous condition qu'il quittera le métier d'espion. Tu lui diras tout. » Ce discours terminé la Sainte Vierge disparut, et je me suis trouvé réveillé.

En gardant mon plus grand sérieux, j'observais la physionomie de ce traître qui paraissait pétrifié. J'ai alors pris mon livre d'heures, j'ai arrosé d'eau bénite le cachot, et j'ai commencé à faire semblant de prier DIEU en baisant de temps en temps l'image de la Vierge. Une heure après, cet animal qui n'avait jamais dit le mot, me demanda de but en blanc à quelle heure l'ange devait descendre du ciel, et si nous l'entendrions lorsqu'il romprait le cachot.

— Je suis sûr qu'il viendra à dix-neuf heures, que nous l'entendrons travailler, et qu'il s'en ira à vingt-trois ; et il me semble qu'un travail de quatre heures soit assez pour un ange.

— Vous pouvez avoir rêvé.

— Je suis sûr que non. Vous sentez-vous déterminé à me jurer de quitter le métier d'espion ?

Au lieu de me répondre, il s'endormit, et ne se réveilla que deux heures après pour me demander s'il pouvait différer à me prêter serment qu'il quitterait son métier.

— Vous pouvez différer, lui répondis-je, jusqu'au moment que l'ange entrera ici pour me conduire avec lui ; mais je vous avertis que si vous ne renoncez pas par serment à votre mauvais métier, je vous laisserai ici, car tel est l'ordre que j'ai de la Sainte Vierge.

J'ai alors observé sa satisfaction, car il se sentait sûr que l'ange ne viendrait pas. Il avait l'air de me plaindre. Il me tardait d'entendre sonner l'heure dix-neuvième, et cette comédie m'amusa infiniment, car j'étais sûr que l'arrivée de l'ange devait donner des vertiges à la misérable raison de cet animal. La chose ne pouvait manquer à mon grand regret que dans le seul cas que Laurent eût oublié de porter le livre.

A dix-huit heures j'ai voulu dîner, et j'ai bu de l'eau. Soradaci but tout le vin, et mangea au dessert tout l'ail que j'avais ; c'était sa confiture. Lorsque j'ai entendu dix-neuf heures, je me suis jeté à genoux en lui ordonnant d'en faire autant d'un ton de voix qui le fit trembler. Il m'obéit en me regardant comme un imbécile avec des yeux égarés. Lorsque j'ai entendu le petit bruit qui m'indiquait le passage du mur :

— L'Ange vient, lui dis-je.

Je me suis alors couché sur mon ventre, en lui donnant en même temps un coup aux épaules qui le fit tomber aussi dans la même position. Le bruit de la fraction était fort, et je suis resté là ainsi prosterné pour un bon quart d'heure ; n'y avait-y pas de quoi rire en remarquant que le coquin s'était tenu immobile dans la même position ? Mais je ne riais pas ; il s'agissait de l'œuvre méritoire de le faire devenir fou, ou au moins énergumène. Sa maudite âme ne pouvait devenir humaine qu'en la noyant dans la terreur. J'ai passé trois heures et demie à lire, et lui à dire le Rosaire en s'endormant de temps en temps n'osant jamais ouvrir la bouche, regardant seulement le plafond lorsqu'il entendait le bruit de la planche que le moine déchirait. Dans sa stupeur il faisait des gestes de tête à l'image de la Sainte Vierge dont rien n'était plus comique. Au son de vingt-trois heures je lui ai dit de m'imiter, car l'ange devait partir ; nous nous sommes prosternés, le père Balbi partit, et nous n'ouïmes plus le moindre bruit. J'ai vu, en me levant, sur la physionomie de ce méchant homme le trouble et l'effroi plus que le raisonnable étonnement.

Je me suis un peu amusé à lui parler pour entendre comme il raisonnerait. Il tenait des propos, toujours en pleurant, dont la liaison allait l'extravagance ; c'était un assemblage d'idées dont aucune n'avait une suite. Il parlait de ses péchés, de ses dévotions particulières, de son zèle pour S. Marc, de ses devoirs vis-à-vis de son prince, et il attribuait à ce mérite la grâce qu'il recevait alors de la Sainte Vierge, et j'ai dû souffrir ici une longue narration des miracles du

Rosaire que sa femme, dont le confesseur était un dominicain, lui avait contés. Il me disait qu'il ne pouvait pas deviner ce que je pourrais faire de lui, ignorant comme il était.

— Vous serez à mon service, et vous aurez tout ce qui vous sera nécessaire sans plus faire le dangereux et vilain métier d'espion.

— Mais nous ne pourrons plus rester à Venise.

— Non certainement. L'ange nous conduira dans un État qui n'appartiendra pas à St-Marc. Êtes-vous disposé à me jurer de quitter ce métier ? Et si vous jurez, deviendrez-vous parjure une autre fois ?

— Si je jure, je ne manquerai plus à mon serment, cela est sûr ; mais convenez que sans mon parjure vous n'auriez pas obtenu de la Sainte Vierge la grâce qu'elle vous a faite. Mon manque de foi est la cause de votre bonheur. Vous devez donc m'être obligé, et aimer ma trahison.

— Aimez-vous Judas qui a trahi Jésus-Christ ?

— Non.

— Vous voyez donc qu'on déteste le traître, et qu'on adore en même temps la Providence qui sait faire sortir le bien du mal. Vous avez été un scélérat, mon cher, jusqu'à présent. Vous avez offensé DIEU et la Sainte Vierge, et actuellement je ne veux plus accepter votre serment à moins que vous ne fassiez une expiation à votre péché.

— Quel péché ai-je fait ?

— Vous avez péché d'orgueil en supposant que je doive vous être obligé de ce que vous avez remis mes lettres au secrétaire.

— Quelle est donc l'expiation de mon péché ?

— La voici. Demain lorsque Laurent viendra, vous devez vous tenir immobile sur votre paillasse, le visage tourné vers le mur, sans jamais regarder Laurent. S'il vous parle, vous devez lui répondre sans le regarder que vous n'avez pas pu dormir. Me promettez-vous d'être obéissant ?

— Je vous promets que je ferai tout ce que vous me dites.

— Promettez cela à cette sainte image. Vite.

— Je vous promets très Sainte Vierge qu'à l'arrivée de Laurent je ne le regarderai pas, et que je ne bougerai pas de ma paillasse.

— Et moi, très Sainte Vierge, je vous jure par les entrailles de Jésus-Christ votre Dieu et fils, que d'abord que je verrai Soradaci tourné vers Laurent je courrai sur-le-champ à lui, et je l'étranglerai à votre honneur et gloire.

Je lui ai demandé s'il avait quelque opposition à mon serment, et il me répondit qu'il était content. Je lui ai alors donné à manger, et je lui ai dit de se coucher, car j'avais besoin de dormir. J'ai passé deux heures à écrire au moine toute cette histoire, et je lui ai dit que si l'ouvrage était à la perfection il n'avait plus besoin de venir sur le toit de mon cachot que pour abattre la planche, et y entrer. Je lui disais que nous sortirions la nuit du trente un octobre, et que nous serions quatre en comptant son camarade et le mien. Nous étions au vingt-huit. Le lendemain de bonne heure le moine m'avertit que le petit canal était fait, et qu'il n'avait plus besoin de monter sur mon cachot que pour l'ouvrir, ce qu'il était sûr de faire en quatre minutes. Soradaci exécuta sa leçon à merveille. Il fit semblant de dormir, et Laurent ne lui adressa pas même la parole. Je lui ai tenu les yeux dessus, et je crois que je l'aurais exactement étranglé si je l'avais vu tourner la tête vers Laurent, car pour me trahir il n'aurait eu besoin que de lui faire un clin d'œil.

J'ai passé la journée en lui faisant des discours sublimes qui inspiraient le fanatisme, ne le laissant en paix que lorsque je le voyais ivre et prêt à s'endormir, ou sur le point de tomber en convulsion par la force d'une métaphysique tout à fait étrangère et neuve à sa tête qui n'avait jamais exercé ses facultés que pour inventer des ruses d'espion.

Il m'embarrassa en me disant qu'il ne concevait pas comment un ange pouvait avoir besoin d'un si long travail pour ouvrir mon cachot ; mais je me suis d'abord débarrassé en lui disant qu'il ne travaillait pas en qualité d'ange mais en qualité d'homme, et au surplus je lui ai dit que sa pensée malicieuse avait dans l'instant offensé la Sainte Vierge.

— Et vous verrez, lui dis-je, qu'à cause de ce péché l'ange ne viendra pas aujourd'hui. Vous pensez toujours, non comme un homme honnête, pieux, et dévot, mais comme un malin pécheur qui croit de traiter avec Messer Grande et des sbires.

Il se mit alors à pleurer, et je fus enchanté de le voir désespéré lorsque dix-neuf heures sonnèrent, et qu'on n'entendit pas l'arrivée de l'ange. J'ai fait alors des plaintes qui le désolèrent, et je l'ai laissé passer dans l'affliction toute la journée. Le lendemain il ne manqua pas à l'obéissance, et interrogé de l'état de sa santé par Laurent il lui répondit sans le regarder. Il se régla ainsi le jour suivant jusqu'à ce qu'enfin j'aie vu Laurent pour la dernière fois le trente un au matin lui ayant donné le livre dans lequel j'avertissais le moine de venir abattre l'ouverture à dix-sept heures. Pour le coup je ne craignais plus aucun contretemps, ayant su de Laurent même que non seulement les Inquisiteurs, mais que le secrétaire aussi étaient allés à la campagne. Je ne pouvais pas avoir peur de l'arrivée de quelque nouvel hôte ; et je n'avais plus besoin de ménager cet infâme coquin.

Mais voici une apologie qui m'est nécessaire peut-être vis-à-vis de quelque lecteur qui pourrait juger sinistrement de ma religion et de ma morale par rapport à l'abus que j'ai fait de

nos saints mystères, et au serment que j'ai exigé de cet imbécile, et aux mensonges que je lui ai dis touchant l'apparition de la Sainte Vierge.

Mon but étant celui de narrer l'histoire de mon évasion avec toutes les véritables circonstances qui l'ont accompagnée je me suis cru en devoir de ne rien cacher. Je ne peux pas dire de me confesser, car je ne me sens mortifié par aucun repentir, et je ne peux pas dire non plus de me vanter, car ce fut à contrecœur que je me suis servi de l'imposture. Si j'avais eu des meilleurs moyens je leur aurais donné certainement la préférence. Pour regagner ma liberté je sens que je ferais encore aujourd'hui la même chose, et peut-être beaucoup davantage.

La nature m'ordonnait de me sauver, et la religion ne pouvait pas me le défendre ; je n'avais pas de temps à perdre ; il fallait mettre un espion que j'avais avec moi, et qui m'avait donné un exemple évident de sa perfidie, dans la morale impuissance d'avertir Laurent qu'on rompait le toit du cachot. Que devais-je faire ? Je n'avais que deux moyens, et il fallait opter. Ou faire ce que j'ai fait en enchaînant l'âme de ce maraud par la terreur, ou l'étouffer en l'étranglant, comme tout autre homme raisonnable et plus cruel que moi aurait fait. Cela m'aurait été beaucoup plus facile, et même sans rien craindre, car j'aurais dit qu'il était mort de sa mort naturelle, et on ne se serait pas donné beaucoup de peine pour savoir si c'était vrai ou non. Or quel est le lecteur qui pourra penser que j'aurais mieux fait à l'étrangler. S'il y en a un, DIEU veuille l'éclairer sa religion ne sera jamais la mienne. Je crois d'avoir fait mon devoir, et la victoire qui a couronné mon exploit peut être une preuve que mes moyens ne furent pas désapprouvés par la Providence éternelle. Pour ce qui regarde le serment que je lui ai fait d'avoir toujours soin de lui, il m'en a délivré, Dieu merci, lui-même, car il n'a pas eu le courage de se sauver avec moi ; mais quand même il l'aurait eu, je confie au lecteur que je ne me serais pas cru parjure si je ne le lui avais pas tenu. Je me serais débarrassé de ce monstre à la première occasion opportune quand même je me serais vu obligé à le prendre à un arbre. Lorsque je lui ai juré une assistance éternelle je savais que sa foi ne durerait qu'autant que l'exaltation de son fanatisme qui devait disparaître d'abord qu'il aurait vu que l'ange était un moine. *Non merita fé chi non la serba altrui*¹. L'homme a beaucoup plus de raison d'immoler tout à sa propre conservation que les souverains n'en ont pour conserver l'État.

Après le départ de Laurent j'ai dit à Soradaci que l'Ange viendrait faire une ouverture dans le toit de mon cachot à dix-sept heures ; il portera des ciseaux, lui dis-je, et vous nous couperez la barbe à moi et à l'ange.

— Est-ce que l'ange a la barbe ?

— Oui, vous le verrez. Après cela nous sortirons, et nous irons rompre le toit du Palais ; et dans la nuit nous descendrons à la place de St-Marc et nous irons en Allemagne.

Il ne me répondit pas ; il mangea tout seul, car j'avais le cœur et l'esprit trop occupés de l'affaire pour avoir la faculté de manger. Je n'avais pas même pu dormir.

¹ Celui qui manque de foi en autrui ne mérite pas qu'on en ait pour lui-même. La citation n'est pas du Tasse, comme Casanova le prétend dans *l'Histoire de ma fuite*, mais de Métastase, *Didone abbandonata*, I, IV, p. 302.

Dix-sept heures sonnent, et voilà l'ange. Soradaci voulait se prosterner, mais je lui dis que ce n'était plus nécessaire. En moins de trois minutes² il enfonça le canal, le morceau de planche bel et rond tomba à mes pieds, et le père Balbi se coula entre mes bras.

— Voilà, lui dis-je en l'embrassant, vos travaux terminés : les miens vont commencer.

Il me consigna l'esponçon, et il me donna des ciseaux, que j'ai remis à Soradaci pour qu'il nous fasse d'abord la barbe. Pour le coup je n'ai plus pu me tenir de rire en observant cet animal qui tout étonné regardait l'ange, qui avait l'air d'un diable. Hors de lui-même il nous fit la barbe à tous les deux à la pointe des ciseaux à la perfection.

Impatient de voir le local j'ai dit au moins de rester avec Soradaci, car je ne voulais pas le laisser seul ; je suis sorti, et j'ai trouvé le trou du mur étroit, mais j'y ai passé ; je me suis trouvé sur le toit du cachot du comte, j'y suis entré, et j'ai cordialement embrassé ce malheureux vieillard. J'ai vu une taille d'homme qui n'était pas fait pour aller au-devant des difficultés et des dangers auxquels une pareille fuite devait nous exposer sur un vaste toit penchant tout couvert de plaques de plomb. Il me demanda d'abord quel était mon projet en me disant qu'il croyait que j'avais fait des pas trop légèrement.

— Je ne demande, lui répondis-je, que de faire des pas en avant, jusqu'à ce que je trouve la liberté ou la mort.

Il me dit en me serrant la main que si je pensais de percer le toit, et d'aller chercher en marchant sur les plombs un chemin pour descendre, il ne le voyait pas, à moins que je n'eusse des ailes.

— Je n'ai pas, m'ajouta-t-il, le courage de vous accompagner : je resterai ici prier Dieu pour vous.

Je suis alors sorti pour visiter le grand toit, m'approchant tant que j'ai pu des bords latéraux du grenier. Parvenu à toucher le dessous du toit au plus étroit de l'angle, je me suis assis entre les œuvres de comble, dont les greniers de tous les grands palais sont remplis. J'ai tâté les planches avec la pointe de mon verrou, et je les ai trouvées comme pourries. A chaque coup d'esponçon tout ce que je perçais tombait en poussière. Me voyant sûr de faire une ouverture assez ample en moins d'une heure, je suis retourné dans mon cachot où j'ai employé quatre heures à couper draps, serviettes, matelas et tout ce que j'avais pour faire corde. J'ai voulu nouer les morceaux ensemble moi-même avec des nœuds de tisserand, car un nœud mal fait aurait pu se délayer, et l'homme qui dans l'instant se serait trouvé suspendu à la corde se serait précipité. Je me suis vu maître de cent brasses³ de corde. Il y a dans les grandes entreprises des articles qui décident de tout, et sur lesquels le chef qui mérite de réussir est celui qui ne se fie à personne.

² EN MOINS DE TROIS MINUTES : On lit dans l'*Histoire de ma fuite* (p. 187) que « L'ange n'employa que dix minutes à ouvrir le trou en enfonçant le petit canal. » Un mémoire de réparations retrouvé par l'abbé Fulin et dont Salvatore Di Giacomo a reproduit le texte paraît bien s'appliquer à ce trou du plafond. — Ch. S.

³ CENT BRASSES : Non pas brasse au sens français, mais au sens italien. Longueur d'un bras ; aussi mesure de longueur : le *braccio* vénitien variait entre 63 et 68 cm ; la corde aurait été longue de 60 à 80 m.

Après avoir fait la corde, j'ai fait un paquet de mon habit, de mon manteau de bout de soie, de quelques chemises, de bas, et de mouchoirs, et nous sommes allés tous les trois dans le cachot du comte en portant avec nous tout ce bagage. Le comte fit d'abord compliment à Soradaci de ce qu'il avait eu le bonheur d'être mis avec moi et d'être dans le moment de me suivre. Son air interdit me donnait la plus grande envie de rire. Je ne me gênais plus ; j'avais envoyé à tous les diables le masque de Tartuffe que je gardais toute la journée depuis une semaine pour empêcher ce double coquin de me trahir. Je le voyais convaincu que je l'avais trompé, mais il n'y comprenait rien ; car il ne pouvait pas deviner comment je pouvais avoir une correspondance avec le prétendu ange pour le faire venir et aller à l'heure que je voulais. Il entendait le comte qui nous disait que nous allions nous exposer au risque le plus évident de périr, et poltron comme il devait être, il roulait dans sa tête le dessein de se dispenser de ce dangereux voyage.